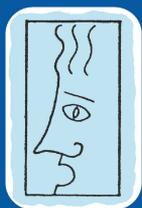


Donald Kagan

— LA CHUTE DE —
L'EMPIRE ATHÉNIEN

Nouvelle histoire de la guerre du Péloponnèse

IV



HISTOIRE

LES BELLES LETTRES

DONALD KAGAN

LA CHUTE
DE L'EMPIRE ATHÉNIEN

NOUVELLE HISTOIRE
DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE
IV

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par
Alexandre Hasnaoui

PARIS
LES BELLES LETTRES
2024

www.lesbelleslettres.com
Retrouvez Les Belles Lettres
sur Facebook et Twitter

Titre original :
THE FALL OF THE ATHENIAN EMPIRE

[d'après l'édition originale de 1987 (tirage *paperback* de 1991)]

Première édition : 1987.

© 1987, Cornell University.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© 2024, pour la traduction française
Société d'édition Les Belles Lettres,
95, bd Raspail, 75006 Paris.

ISBN : 978-2-251-45340-8

PRÉFACE

Voici le dernier volume d'une histoire de la guerre du Péloponnèse. Il étudie la période allant de la destruction de l'expédition athénienne en Sicile, en septembre 413, à la capitulation des Athéniens au printemps 404. L'histoire de la guerre écrite par Thucydide est incomplète et le huitième livre, qui s'interrompt brusquement sur la relation des événements de l'année 411-410, est considéré comme inachevé, et aussi comme ne présentant pas une rédaction définitive. Malgré le caractère incomplet de son récit, sa description et son interprétation de la guerre inspirent et façonnent ce volume, comme elles l'ont fait pour les volumes précédents. Le premier volume tentait d'évaluer sa vision des causes et des origines de la guerre, telle qu'il l'exposait en 1.23 et 1.88. Le deuxième examinait son évaluation de la stratégie de Périclès en 2.65. Le troisième concernait le jugement qu'il portait sur l'expédition de Sicile dans le même passage et son appréciation de la carrière de Nicias en 7.86.

Le jugement de Thucydide sur la dernière partie de la guerre se trouve en 2.65.12-13, à la fin du long panégyrique de Périclès et de sa politique :

Pourtant, après leur défaite en Sicile, où ils avaient perdu la plus grande partie de leur flotte ainsi que le reste de leurs troupes, et malgré les dissensions qui régnaient désormais dans la ville, ils tinrent néanmoins dix ans encore¹, non seulement contre leurs anciens ennemis, rejoints par les Siciliens et

par la plupart de leurs propres alliés, qui s'étaient révoltés contre eux, mais aussi, plus tard, contre Cyrus, le fils du Grand Roi, qui fournit aux Péloponnésiens de l'argent pour leur flotte. Les Athéniens ne succombèrent qu'après s'être épuisés en querelles privées.

Ce passage sous-entend que même après le désastre de Sicile et les nouveaux problèmes qu'il engendra, Athènes aurait toujours pu éviter la défaite si elle n'avait pas été minée par les dissensions internes. Une étude de la dernière décennie de la guerre nous permettra d'évaluer l'interprétation thucydidienne des raisons de la défaite d'Athènes et de la destruction de son empire. Elle permettra également d'examiner et d'évaluer le fonctionnement de la démocratie athénienne alors qu'elle était confrontée au plus grave défi de son histoire.

Pour suivre le cours de la guerre après l'arrêt brusque du récit de Thucydide en 411, nous nous appuyons directement sur plusieurs auteurs antiques, dont un seul était contemporain des événements qu'il décrit et dont aucun n'approche le génie de Thucydide. Les historiens de la période classique aiment suivre, quand ils le peuvent, le récit historique qu'ils jugent le plus fiable, et ils ont tendance à le préférer à d'autres témoignages provenant de sources qu'ils considèrent comme moins fiables. Quels que soient ses mérites de manière générale, cette pratique est peu judicieuse pour la période comprise entre 411 et 404 avant J.-C. Parmi les auteurs dont les écrits nous sont parvenus, seul Xénophon était contemporain des faits et ses *Helléniques* font une description linéaire des événements de cette époque. Il est donc naturel que les historiens modernes aient d'abord préféré ses *Helléniques* au récit abrégé, dérivé et beaucoup plus tardif de Diodore et aux brèves biographies sélectives de Plutarque, dont le but était l'édification morale et qui furent écrites plus tardivement encore.

La découverte du papyrus contenant les *Helléniques d'Oxyrhynque* (*Hellenica Oxyrhynchia*) en 1906 changea toutefois radicalement la situation. Bien que son auteur soit inconnu, l'ouvrage semble avoir été une suite détaillée et approfondie de l'histoire de Thucydide. Comme le note G.L. Barber, « le papyrus indique un arrangement chronologique strict entre étés et hivers, une critique et une analyse compétentes des motifs, une connaissance de première main de la topographie de

l'Asie Mineure et certains détails que l'on ne trouve dans aucun autre ouvrage de la période »². Plusieurs études ont montré que la supériorité de l'ouvrage de l'historien d'Oxyrhynque sur les *Helléniques* de Xénophon était particulièrement frappante dans les récits de batailles navales, et les chercheurs ont de plus en plus tendance à préférer la version du papyrus à celle de Xénophon³. Puisqu'il est clair que l'historien d'Oxyrhynque a été utilisé par Éphore, la source principale de Diodore pour la période qui nous intéresse, la crédibilité du récit diodorien a crû aux dépens de celle de Xénophon⁴. Cela ne veut cependant pas dire que nous devons nous contenter d'inverser la pratique traditionnelle et toujours suivre le récit de Diodore lorsque celui-ci ne s'accorde pas avec celui de Xénophon. Aucune de ces sources n'est suffisamment complète ou suffisamment fiable pour mériter une préférence *a priori*.

Nous ne pouvons pas non plus ignorer les contributions de Plutarque dans notre tentative de construire un récit fiable des événements. Bien qu'il ait vécu un demi-millénaire après la guerre, Plutarque possédait une magnifique bibliothèque, des ouvrages dont beaucoup ne sont pas parvenus jusqu'à nous et qui sont à même d'éclairer le cours des événements. Il connaissait les comédies de poètes du v^e siècle perdus pour nous, tels que Téléclidès, Phrynichos, Eupolis, Archippe et Platon le Comique, les ouvrages d'histoire des contemporains de Thucydide, Philistos et Hellanicos, ainsi que de ses continuateurs, Éphore et Théopompe. Il avait accès à des inscriptions contemporaines ; il pouvait voir de ses propres yeux de nombreuses peintures et sculptures du v^e siècle. On peut se faire une idée raisonnable de sa valeur à partir de la façon dont il expose sa méthode : « Ces faits que Thucydide et Philistos ont établis [...], je les parcours brièvement, sans m'y attarder plus que ce qui est nécessaire pour m'éviter le reproche de négligence et de paresse ; mais pour les détails qui ont échappé à la plupart des auteurs et que d'autres ont mentionnés sans s'y arrêter, ou que l'on trouve dans d'anciennes inscriptions votives ou dans des décrets publics, j'ai essayé de les rassembler, non pour faire une enquête inutile, mais pour permettre une plus grande compréhension des mœurs et du caractère »⁵. En poursuivant ses propres objectifs de moraliste, il nous a fourni des informations précieuses et authentiques, que l'on ne trouve nulle part ailleurs ; si nous l'ignorons, c'est à nos risques et périls.

Ces trois auteurs – Xénophon, Diodore et Plutarque – sont tous importants, mais aucun ne domine les autres. Lorsque leurs récits sont en désaccord, nous n'avons aucun moyen, *a priori*, de savoir lequel suivre. Dans chaque cas, il nous faut garder l'esprit ouvert et résoudre les divergences en utilisant tous les éléments que nous puissions rassembler et en jugeant au mieux. Dans la mesure du possible, j'ai expliqué les raisons de mes préférences dans les notes, mais parfois, mes choix ne reposent sur rien de plus solide que la compréhension que j'ai de chaque situation. Il est inévitable qu'ils paraissent dans certains cas arbitraires, mais la nature des preuves relatives à la qualité des sources ne nous permet pas d'être plus cohérent. Introduire et suivre une règle générale ne ferait, à n'en pas douter, qu'entraîner plus d'erreurs que le fait de juger au cas par cas.

Une autre question de méthode mérite notre attention. Plus d'un critique compétent ayant accueilli favorablement mes précédents volumes a été troublé par ma pratique consistant à comparer ce qui s'est passé avec ce qui aurait pu se passer si des individus ou des peuples avaient pris des mesures différentes, ainsi que par mon penchant pour le mode subjonctif, soit ce que l'on appelle parfois « l'histoire contre-factuelle ». À mon avis, quiconque vise à écrire une histoire plutôt qu'une chronique ne peut éviter de se demander ce qui aurait pu se passer ; la seule question qui vaille est de savoir si l'on explicite ce que l'on est en train de faire. Une différence majeure entre les historiens et les chroniqueurs est que les historiens interprètent ce qu'ils racontent, c'est-à-dire qu'ils portent des jugements à son propos. L'historien ne peut en aucun cas juger qu'une action ou une politique était sage ou insensée sans dire ou laisser entendre qu'elle était meilleure ou pire qu'une autre qui aurait pu être employée – ce qui est, après tout, de « l'histoire contrefactuelle ». Il ne fait aucun doute que ma méthode a été influencée par le grand historien que j'étudie depuis trois décennies, qui se livre à cette pratique très fréquemment et plus ouvertement que la plupart. Deux exemples suffiront à le faire voir. Lorsqu'il explique pourquoi le siège de Troie dura aussi longtemps, Thucydide dit : « Mais s'ils avaient emporté avec eux suffisamment de réserves de vivres et qu'ils avaient livré combat [...] de façon continue, *ils l'auraient aisément emporté sur le champ de bataille et auraient pris la cité* »⁶. À nouveau, lorsqu'il conclut sa récapitulation de la carrière de Périclès,

il déclare : « Les prévisions personnelles de Périclès étaient tellement fondées à ce moment qu'*Athènes aurait très facilement pu l'emporter* sur les seuls Péloponnésiens dans cette guerre »⁷. Je crois qu'il y a d'importants avantages à être aussi explicite : cela avertit le lecteur qu'il a affaire à un jugement, à une interprétation, plutôt qu'à un fait, et cela permet de lutter contre le pouvoir démesuré du fait accompli, en montrant clairement que ce qui s'est réellement produit n'était pas le résultat inévitable du jeu de forces surhumaines, mais le fruit de décisions prises par des êtres humains, et en suggérant que ces décisions et leurs conséquences auraient pu être différentes. Dans ce volume de mon histoire de la guerre, je continuerai à formuler ce genre de jugements de manière explicite.

Le lecteur n'aura aucun mal à constater ce que je dois à de nombreux historiens, qu'ils soient vivants ou disparus. Parmi ces derniers, je dois encore une fois, distinguer le brillant George Grote, le père de l'étude de l'histoire de la Grèce antique telle que nous la connaissons aujourd'hui, et Georg Busolt, dont le travail est un modèle d'érudition, de rigueur, de soin et d'impartialité. Parmi mes contemporains, je dois rendre hommage à Antony Andrewes, dont le magnifique dernier volume constitue la clé de voûte que méritait le grand monument que ses collaborateurs A.W. Gomme et K.J. Dover ont créé avec *A Historical Commentary on Thucydides*. Le travail impressionnant de P.J. Rhodes dans son *Commentary on the Aristotelian Athenaion Politeia* m'a été très utile, et j'ai beaucoup appris sur la Perse grâce l'ouvrage de D.M. Lewis, *Sparta and Persia*.

Je suis reconnaissant à George Goold, John R. Hale, Paul A. Rahe et Barry S. Strauss pour m'avoir donné leur avis critique sur tout ou partie de mon manuscrit. Il me faut aussi remercier la National Endowment for the Humanities et l'Université de Yale pour le soutien financier qu'elles ont apporté à mes recherches.

Donald Kagan
New Haven, Connecticut

Chapitre 1

APRÈS LE DÉSASTRE DE SICILE

L'attaque athénienne contre la Sicile, qu'accompagnaient tant d'espoirs, s'était soldée par un échec total. Nicias avait remis les misérables restes de son armée aux Syracusains à la mi-septembre 413, si bien que la nouvelle de la défaite n'avait pas dû parvenir à Athènes avant la fin du mois¹. Une anecdote antique dit que la première annonce était venue d'un étranger qui était entré dans la boutique d'un barbier du Pirée. Supposant la catastrophe déjà connue des Athéniens, il s'était mis à en raconter les détails. Le barbier courut alors jusqu'à Athènes pour y répandre la nouvelle, mais personne ne voulut le croire. On pensa que c'était un affabulateur et un fauteur de troubles, et il fut mis à la torture jusqu'au retour de témoins qui confirmèrent son histoire². Il n'est pas nécessaire d'accorder du crédit à de tels récits, mais le tableau qu'ils brossent d'une incrédulité générale est certainement juste. Thucydide nous dit que même lorsque les soldats qui avaient réussi à fuir la Sicile relatèrent l'étendue du désastre, on se refusa pendant longtemps à les croire³.

Quand il fut finalement impossible de nier la vérité, les Athéniens réagirent d'abord avec colère, puis avec peur. Ils s'en prirent d'abord aux hommes politiques qui avaient proposé et défendu l'expédition (et Thucydide a cette remarque à cette amère : « Comme s'ils ne l'avaient pas

eux-mêmes votée ») ; ils étaient furieux contre les devins qui avaient prédit le succès. Ensuite, ils pleurèrent les hommes morts en Sicile. Enfin, ils se mirent à craindre pour leur propre sécurité lorsqu'ils calculèrent leurs pertes et les gains de l'ennemi. Ils voyaient déjà les Péloponnésiens, rejoints par leurs nouveaux alliés de Sicile, envoyer leur flotte directement contre le Pirée et attaquer Athènes par terre et par mer, aidés par les alliés d'Athènes, qui allaient certainement se révolter à présent⁴.

Dans la panique du moment, ils s'exagéraient la capacité de l'ennemi à agir de manière efficace, mais ils avaient de bonnes raisons de s'inquiéter de la situation d'Athènes et de sa capacité à poursuivre la guerre. Le problème le plus évident était les effectifs humains⁵. Au début de la guerre, les Athéniens disposaient de 13 000 citoyens hoplites en âge de combattre et de 16 000 autres pour les tâches de garnison, dont environ 8 000 étaient des citoyens trop jeunes ou trop vieux pour le champ de bataille et 8 000 des métèques. Il y avait en outre 1 200 cavaliers et 1 600 archers, et vingt à vingt-cinq mille thètes pouvant servir comme rameurs et épibates (les soldats de marine)⁶. La peste semble avoir tué environ un tiers de la population et en avoir estropié et handicapé une autre partie⁷. Ces pertes n'avaient pu être que partiellement compensées à l'époque du désastre de Sicile, qui avait probablement tué au moins 3 000 hoplites et 9 000 thètes ainsi que des milliers de métèques⁸. Si l'on prend en compte les autres victimes tombées entre 431 et l'automne 413, on peut raisonnablement penser qu'en 413 les effectifs athéniens aient été réduits à 9 000 citoyens adultes mâles de tous âges appartenant à la classe hoplitique, 11 000 thètes, peut-être, et 3 000 métèques – une baisse stupéfiante du nombre d'hommes mobilisables pour les combats⁹.

Au moins 216 trières, dont 160 athéniennes, avaient été perdues en Sicile, et il n'en restait pas plus de 100, plus ou moins délabrées selon les cas, dans les bassins du Pirée¹⁰. Il leur serait difficile de former des équipages, même non qualifiés et inexpérimentés, avec les thètes disponibles. Le manque d'argent pour réparer les navires, en construire de nouveaux et payer leurs équipages était peut-être un problème tout aussi grave. La formule de Thucydide selon laquelle les Athéniens « ne voyaient pas d'argent dans le trésor » est probablement rhétorique¹¹. Mais sur les quelque 5 000 talents disponibles dans le trésor public

en 431 (à l'exclusion des 1 000 talents mis de côté en cas d'urgence extrême « si l'ennemi venait à attaquer la ville avec une flotte »¹²), il en restait certainement moins de 500 en 413¹³. Athènes ne pouvait pas non plus espérer reconstituer ses fonds en augmentant les revenus tirés de l'empire. La défaite en Sicile allait probablement provoquer des rébellions qui réduiraient les paiements du tribut et augmenteraient les dépenses en nécessitant des expéditions pour maîtriser les soulèvements.

Au même moment, l'économie d'Athènes était gravement touchée. Le fort spartiate de Décélie épuisait financièrement, physiquement et psychologiquement les Athéniens. Ils avaient perdu plus de 20 000 esclaves ; ils ne pouvaient plus exploiter leurs mines d'argent ; ils ne pouvaient quasiment plus travailler leurs terres agricoles, et leurs maisons dans la campagne étaient dévalisées et volées par les Béotiens, avec tout le bétail et les bêtes de somme qui n'avaient pas pu être transférés en Eubée pour y être mis à l'abri. Ils devaient importer ce dont ils avaient besoin par un itinéraire plus long, ce qui en augmentait le coût, et ils devaient financer une force armée pour garder les murs nuit et jour¹⁴. Privés de leurs moyens de subsistance, de plus en plus de citoyens étaient obligés de se rassembler dans l'enceinte de la ville. La demande accrue et les coûts d'importation plus élevés des denrées alimentaires et d'autres produits de première nécessité ne pouvaient manquer de faire monter les prix. Cela pesait d'un poids supplémentaire sur le trésor public, car l'État devait, d'une manière ou d'une autre, subvenir aux besoins des veuves et des orphelins nécessiteux créés par la guerre¹⁵.

Les classes possédantes souffraient également des malheurs de la guerre. Elles aussi avaient été contraintes d'abandonner les fermes dont elles tiraient leurs revenus, et leurs maisons étaient vandalisées par les Béotiens en maraude. Nous avons quelques indices qui nous renseignent sur les difficultés qu'ils rencontraient. La triérarchie, un service public dont les Athéniens les plus riches assumaient la charge tour à tour, exigeait de ceux qui étaient nommés triérarques non seulement qu'ils commandent un navire de guerre, mais aussi qu'ils l'équipent et même qu'ils complètent la solde de ses rameurs. Jusqu'à l'expédition de Sicile, on avait toujours désigné un triérarque pour chaque navire, mais peu de temps après le désastre, on introduisit

la syntriérarchie, qui permettait à deux hommes de partager les frais¹⁶. À la fin de la guerre, et peut-être dès 413, un partage similaire avait été introduit pour la chorégie, la liturgie qui organisait la constitution et l'entretien des chœurs pour les représentations dramatiques¹⁷. On manquait clairement d'hommes suffisamment riches pour s'acquitter des charges militaires et religieuses publiques de base, il n'y avait donc pas grand-chose à attendre de l'imposition d'une taxe de guerre directe, l'*eisphora*. Nous n'avons de certitude quant à un prélèvement de ce genre que pour l'année 428, et nous savons qu'il permit de lever 200 talents, soit apparemment le maximum de ce qu'il était possible d'obtenir¹⁸. L'*eisphora* fut peut-être levée à nouveau entre 428 et 425, et peut-être aussi pour financer l'envoi des renforts en Sicile¹⁹. Après la fortification de Décélie, la mise à sac et le ravage systématiques de l'Attique et le désastre de Sicile, l'imposition d'une taxe directe sur les fortunes réduites des classes moyennes et supérieures athéniennes n'aurait pas eu beaucoup d'impact sur le financement des coûts de la guerre, mais en aurait eu un grand sur leur moral. Les Athéniens ne semblent pas y avoir eu à nouveau recours avant les toutes dernières années de la guerre, une fois le fonds de réserve d'urgence épuisé²⁰.

Outre le manque d'hommes, de navires et d'argent, Athènes manquait de chefs, tant sur le plan militaire que politique. L'expédition sicilienne avait emporté les généraux les plus expérimentés et les plus compétents d'Athènes : Démosthène, Lamachos, Nicias et Eurymédon. Aucun des quatre autres généraux de 413-412 dont nous connaissons les noms ne semble avoir exercé un commandement antérieurement. Alcibiade était en exil à Sparte. Les hommes sur lesquels Athènes s'était reposée pour commander ses forces sur terre et sur mer avaient disparu et il n'y avait personne d'aussi expérimenté et ayant une compétence reconnue pour assurer la relève.

Le manque d'incarnation politique était tout aussi grand. Nicias, le principal homme politique d'Athènes, était mort ; Alcibiade et Hyperbolos étaient en exil ; et les démagogues qui avaient soutenu l'aventure sicilienne étaient discrédités. Dans ces circonstances, les Athéniens inventèrent un nouveau dispositif destiné à guider et à stabiliser leur gouvernement. Ils votèrent « pour élire un collège composé d'hommes âgés qui joueraient le rôle de *probouloi*, en donnant des conseils et en proposant des lois pour résoudre les problèmes

d'actualité, en fonction de ce que requérait la situation »²¹. Il y avait dix *probouloi*, un par tribu, et leur âge minimum était probablement de quarante ans²². On ne sait pas clairement quels étaient leurs pouvoirs et leurs responsabilités, et ceux-ci ne furent probablement jamais définis avec précision. Si l'on prend les formules de Thucydide de la manière la plus littérale et d'un point de vue purement juridique, ils avaient apparemment le pouvoir de présenter un projet de loi à l'Assemblée, remplaçant ainsi le Conseil dans cette fonction première. Certains chercheurs ont également adopté cette vision des *probouloi* contrôlant ou remplaçant le Conseil²³. Mais il est aussi possible que les *probouloi* aient travaillé de concert avec le Conseil et aient été, en réalité, « un sous-comité du plus grand corps »²⁴. D'autres sont enclins à leur donner encore plus de pouvoirs, y compris ceux des prytanes de convoquer des réunions du Conseil, de fixer son ordre du jour et de contrôler l'administration des fonds, notamment en ce qui concerne la préparation de la flotte²⁵. Cette dernière hypothèse n'est pas très assurée et repose sur l'interprétation de passages d'Aristophane²⁶. Tout le monde est cependant d'accord pour dire que leur statut unique, l'âge minimum exceptionnellement élevé pour l'exercice de la fonction, le fait qu'ils soient élus, leur mandat illimité, ainsi que le flou qui entourait leurs attributions et leur généralité même conféraient aux *probouloi* une influence et un pouvoir sans précédent.

L'élection des *probouloi* changeait le caractère et le fonctionnement normal de la constitution démocratique d'Athènes. D'ailleurs, Aristote considérait l'institution des *probouloi* comme un élément oligarchique, quelle que soit la constitution²⁷. C'est pourquoi certains chercheurs, influencés aussi par le fait que les *probouloi* jouèrent un rôle dans l'introduction de la constitution oligarchique des Quatre-Cents en 411, estiment que leur élection en 413 constituait déjà un pas vers l'oligarchie²⁸. Il n'y a toutefois aucune raison de penser que les *probouloi* aient été d'une quelconque manière favorable à l'oligarchie en 413. La commission fut créée de façon tout à fait démocratique, sans doute par un vote de l'Assemblée, comme l'avaient été de nombreuses commissions spéciales par le passé. Comme ses membres devaient être désignés en un temps de grande urgence et qu'ils étaient dotés de pouvoirs exceptionnels, ils ne furent pas simplement nommés par un décret de l'Assemblée, mais durent se présenter aux élections, une par tribu,

à l'instar des magistrats et des généraux. Contrairement à l'introduction de l'oligarchie en 411, la création du collège des *probouloi* ne fut entachée par aucune violence ou irrégularité de procédure. Contrairement aux vrais oligarques de 411, les *probouloi* menèrent la guerre contre Sparte avec loyauté et efficacité. Ils ne prirent aucune mesure hostile à la démocratie avant le coup d'État de 411. Et, comme nous le verrons²⁹, le fait qu'ils y aient alors consenti n'implique pas du tout une remise en cause de leur loyauté fondamentale à l'égard de la démocratie.

Nous ne connaissons les noms que de deux *probouloi* : Hagnon, fils de Nicias, et Sophocle, du deme de Colone, le grand poète tragique³⁰. Mais ces deux *probouloi* nous donnent une idée de la couleur politique de la commission et du climat politique qui régnait à Athènes au moment de leur nomination. Hagnon était né au plus tard en 470, car il était général aux côtés de Périclès pendant la campagne contre Samos en 440 ; il avait donc probablement plus de soixante ans quand il fut élu *proboulos* en 413. En 438-437, il avait joué un rôle important dans la défense de Périclès contre ses ennemis politiques, et il avait été envoyé fonder la colonie d'Amphipolis l'année suivante. Il avait commandé des campagnes en Chalcidique en 430 et 429. Il fut actif au moins jusqu'en 421, année où il fut l'un des signataires de la paix de Nicias, puis du traité athénien avec Sparte³¹.

Sophocle est probablement né en 497-496, il avait donc bien 80 ans lorsqu'il fut élu *proboulos*. Il avait été *hellenotamias* en 443-442 et général en 441-440. En 413, il avait remporté des prix pour ses tragédies depuis plus d'un demi-siècle et c'était l'un des hommes les plus célèbres et les plus vénérés de Grèce³². Comme Hagnon, il avait été associé à Périclès et avait travaillé avec lui³³. Ces deux *probouloi* étaient riches, expérimentés, âgés et certainement, dans le contexte de 413, conservateurs. Mais leur lien avec Périclès garantissait que ce n'était ni des oligarques ni des ennemis de la démocratie. Après la Sicile, Périclès et Nicias n'étaient plus là pour assurer la direction prudente, circonspecte et modérée qui était maintenant souhaitée, de sorte que, dans les faits, c'est une commission qui fut chargée de retrouver la modération péricléenne. Le fait que les Athéniens aient jugé que c'était dans une génération antérieure qu'ils devaient rechercher ces qualités, et qu'il était impossible de les trouver chez des hommes dans la force de l'âge ou de se fier à eux sous ce rapport en dit long sur

l'état de la vie politique athénienne. Les années à venir allaient montrer que la démagogie téméraire n'avait pas été définitivement écartée, que les complots oligarchiques n'étaient pas des créations de l'imagination athénienne, de sorte que cette tentative pour trouver une direction démocratique modérée était à la fois émouvante et prudente.

Thucydide approuve le comportement athénien dans cette crise, bien qu'il ne puisse s'empêcher de décocher un trait épigrammatique contre les chemins qu'empruntait la démocratie : « Dans la terreur du moment, selon la réaction habituelle du *dèmos*, ils étaient prêts à toutes les disciplines »³⁴. En fait, le comportement de la démocratie athénienne dans cette crise semble remarquablement péricléen. Craignant que la passion n'interfère avec la stratégie adoptée au cours de la première année de la guerre, Périclès avait usé de son autorité personnelle sans égale pour limiter temporairement la démocratie en empêchant les réunions des assemblées³⁵. À présent, l'Assemblée athénienne, agissant dans un esprit profondément péricléen – déterminée, pragmatique, retenue, prudente et économe – s'imposait volontairement une limite en confiant des pouvoirs sans précédent à un Conseil d'hommes modérés, respectés et dignes de confiance, qui s'inscrivaient dans sa tradition. « Ils décidèrent, autant que la situation le permettait, de ne pas céder, mais d'équiper une flotte en se procurant où ils le pourraient le bois et l'argent, de s'assurer de la fidélité de leurs alliés, surtout en Eubée, et de réduire les dépenses publiques »³⁶.

Les *probouloï* agirent promptement pour concrétiser cet état d'esprit. Ils collectèrent du bois pour construire des navires, ce qui fut possible parce qu'ils étaient de nouveau en bons termes avec le roi de Macédoine, leur principale source d'approvisionnement pour le bois d'œuvre destiné à la flotte³⁷. Ils construisirent un fort au cap Sounion pour protéger les navires céréaliers qui devaient le franchir tant que la garnison lacédémonienne de Décélie bloquait la route normale depuis l'Eubée. Ils abandonnèrent leur fort en Laconie, qui avait donné des résultats décevants et pesait lourdement sur leurs finances car, comme le fait remarquer Thucydide, « s'ils jugeaient une dépense inutile, ils la réduisaient par esprit d'économie ». Surtout, à l'époque des *probouloï*, les Athéniens surveillaient étroitement leurs alliés « afin qu'ils ne puissent pas se révolter contre eux »³⁸.

En même temps, ils introduisirent un changement majeur dans la manière de percevoir les revenus de l'empire. Ils abandonnèrent la collecte du tribut sur la base de contributions imposées par les Athéniens à chaque cité alliée ; au lieu de cela, ils imposèrent aux alliés un droit de 5 % sur toutes les marchandises importées ou exportées par voie maritime³⁹. Une des raisons du changement était l'espoir d'augmenter les revenus. On estime que de 418 à 414, le tribut rapportait 900 talents par an. Pour égaler ce chiffre avec la nouvelle taxe, il faudrait que le trafic maritime dans l'empire atteigne une valeur annuelle de 18 000 talents⁴⁰. Nous ne pouvons pas dire si un tel chiffre pourrait être facilement atteint, mais nous pouvons envisager le problème d'une autre manière. Il est possible que les Athéniens aient opéré ce changement non pas dans l'espoir de collecter plus d'argent qu'ils n'en recevaient déjà, mais pour en obtenir plus que ce qu'ils pouvaient attendre de l'ancien système dans les nouvelles circonstances. Après tout, ils craignaient et s'attendaient à des défections, dont certaines, probablement, de la part des alliés les plus lourdement taxés. Le changement de nature de la taxe pourrait entraîner une modification de la charge fiscale imposée à chaque État et aussi modifier la façon dont le fardeau était réparti entre les citoyens à l'intérieur de chaque État. Nous ne savons pas comment les différents États levaient les fonds nécessaires pour payer leur tribut ; il est probable que les pratiques aient varié. Très vraisemblablement, les biens immobiliers constituaient la base de la fiscalité interne destinée à recueillir les fonds nécessaires pour s'acquitter du tribut, au moins dans une certaine mesure. La nouvelle taxe ferait peser le fardeau sur ceux qui travaillaient dans le commerce, qui en supportaient peut-être moins le poids, voire pas du tout, par le passé. Ainsi, de nouvelles sources de revenus pourraient être exploitées. Peut-être aussi les sujets engagés dans le commerce, qui bénéficiaient si grandement des avantages de l'empire, seraient-ils moins réticents à payer des taxes et mieux disposés envers Athènes. Un allègement de la charge fiscale pour les propriétaires terriens, qui y étaient probablement plus réfractaires, pouvait réduire les tendances sécessionnistes et augmenter les revenus athéniens.

En l'absence de meilleures preuves, tout ceci n'est que spéculation, mais nous avons des raisons de croire que, durant ces années, certains Athéniens au moins songeaient à des moyens plus novateurs

et audacieux de lier plus étroitement les alliés à Athènes. Au début de l'année 411, Aristophane créa sa comédie *Lysistrata* et, dans une des scènes, il présente une dispute entre l'héroïne et l'un des *probouloi*⁴¹. Pressée d'expliquer son plan pour mettre fin à la guerre et démêler les problèmes de la Grèce, elle prend un écheveau de laine comme métaphore d'Athènes.

Considérez la ville comme une toison récemment tondue. La première étape, c'est le nettoyage : frottez-la dans un bain public et éliminez toute la corruption, les déchets de chair et le suint.

Ensuite, sur la banquette pour le battage et le teillage : chassez les sangsues et autres vermines du même genre avec des verges, puis ôtez les épines et les lampourdes. Quant aux pelotes – ceux qui s'agglutinent en boule et s'accrochent aux postes importants –, vous les peignez et vous les arrachez par l'extrémité.

Ensuite, pour redresser le poil de la cité, cardez les citoyens dans un même panier de bien commun et de bien-être général. Incorporez et mêlez au reste métèques, hôtes, amis et débiteurs du trésor. Quant aux colonies installées par notre propre peuple, par Zeus, considérez-les comme autant de bourres de laine provenant de la toison de la ville, dispersées de par le monde. Alors rassemblez ces bourres lointaines et amalgamez-les au reste.

Puis, réunissant ce mélange en un seul fil de bonne qualité, confectionnez une solide bobine et tissez, sans biais ni couture, un manteau pour le peuple⁴².

Bien qu'il soit toujours difficile de déchiffrer dans l'humour d'Aristophane toutes les références historiques qui peuvent être à l'arrière-plan, on peut suivre les chercheurs qui pensent qu'il y a au moins un fond de vérité factuelle dans la parodie de ce passage⁴³. La farce réside, au moins en partie, dans la métaphore filée qui compare la toison de laine à la vie politique athénienne. Mais le trait d'humour est à la fois opportun et accentué si on suppose qu'il y avait vraiment, à l'époque, des Athéniens qui plaidaient en faveur d'une politique généreuse d'extension de la citoyenneté athénienne à de nombreuses personnes qui en étaient jusqu'alors exclues. Busolt suggère que « dans la nécessité de l'époque, des voix s'élevèrent également pour recommander de renforcer le corps civique non seulement en y admettant les métèques et les étrangers bien disposés [probablement des membres non ioniens de l'alliance athénienne], mais aussi d'unir à Athènes dans

un Commonwealth les cités considérées comme des colonies athéniennes, c'est-à-dire les Ioniens et les insulaires de dialecte ionien, en leur octroyant les droits civiques »⁴⁴.

Il est possible que le remplacement du tribut détesté par des droits de douane au sein de l'empire ait été un pas dans cette direction⁴⁵. Mais même dans ce cas, aucune proposition de partage de la citoyenneté athénienne ne fut adoptée, à supposer même qu'un tel décret ait été officiellement proposé. La cité-État grecque était une institution trop traditionnelle, trop étroitement liée aux idées de descendance commune et de relations de sang, pour être prête à étendre facilement la citoyenneté en dehors de ses propres rangs. Solon, Pisistrate et Clisthène avaient intégré de nouveaux citoyens dans le passé, mais la tendance du v^e siècle n'allait pas dans le sens d'une telle générosité. La loi péricléenne de 451 avait restreint la définition de la citoyenneté athénienne pour n'inclure que ceux dont les deux parents étaient citoyens⁴⁶. Depuis lors, les bénéfices matériels et psychologiques liés au pouvoir impérial n'avaient pas incité les Athéniens à partager leurs avantages. En tout cas, l'année 413 n'était pas le bon moment pour tenter l'expérience. Le fait même de proposer des concessions aussi inhabituelles immédiatement après la catastrophe sicilienne, alors que le monde grec s'attendait à la chute imminente d'Athènes, serait apparu comme un signe de faiblesse et aurait encouragé la révolte⁴⁷.

Quelle qu'ait été l'attitude des sujets et des alliés d'Athènes avant le désastre de Sicile, leur comportement en 413 ne fait guère de doute⁴⁸. « Les sujets d'Athènes, surestimant leurs propres forces, étaient prêts à se rebeller contre elle »⁴⁹. En un an, des places stratégiques comme l'Eubée, Chios, Lesbos, Rhodes, Milet et Éphèse s'étaient révoltées. Le succès de ces défections et l'aide apportée à d'autres avaient toutefois nécessité un soutien efficace venu de l'extérieur de l'empire, c'est-à-dire principalement de l'alliance spartiate et en particulier de sa cité hégémonique.

Thucydide nous apprend qu'immédiatement après la défaite athénienne en Sicile, les Spartiates étaient pleins d'espoir et déterminés à mener la guerre à son terme. Il nous apprend également que les objectifs de guerre spartiates n'étaient plus ce qu'ils étaient. Les Spartiates avaient calculé qu'après avoir renversé Athènes, « ils pourraient désormais eux-mêmes, en toute sécurité, exercer l'hégémonie sur la Grèce

entière »⁵⁰. Il est souvent vrai que, dans une guerre, l'appétit vient en mangeant, et en 413, il devait y avoir des Spartiates dont les objectifs étaient passés de la libération des Grecs à leur domination. Il y avait eu un groupe animé par de telles ambitions dès 475 au moins⁵¹. En outre, on peut penser que la victoire de Sparte à Mantinée, l'établissement d'un fort permanent à Décélie et la défaite des Athéniens en Sicile avaient gonflé le nombre de Spartiates qui espéraient « qu'ils jouiraient de grandes richesses, que Sparte croîtrait en taille et en puissance, et que les maisons des citoyens connaîtraient une grande prospérité »⁵².

La montée en puissance de cette faction belliciste et ambitieuse à Sparte ne fut pas seulement le résultat du succès militaire, mais aussi de l'accélération de tendances qui étaient en train de changer le caractère de la société spartiate. La preuve la plus visible de ces tendances était la baisse continue du nombre de citoyens spartiates de plein droit. Il y avait environ 5 000 hoplites spartiates à Platée, mais seulement 1 000, environ, un peu plus d'un siècle plus tard à Leuctres, dans un pays qui, selon Aristote, pouvait nourrir 1 500 cavaliers et 30 000 hoplites⁵³. Ce déclin devait en partie refléter une baisse du taux de natalité, car le système social et économique spartiate encourageait ses citoyens à limiter la taille de leurs familles. La pleine citoyenneté spartiate et l'honneur qui en découlait dépendaient de la capacité du citoyen à apporter sa contribution aux repas collectifs. À cette fin, chaque Spartiate se voyait attribuer une concession publique de terres, mais il arrivait parfois, au moins, que ces terres ne produisent pas assez pour fournir la quote-part nécessaire aux repas communs. Plus un Spartiate avait d'enfants, plus le problème était intense, et les Spartiates avaient recours à des dispositifs variés pour réduire la taille de la famille, notamment les mariages tardifs, la polyandrie et la pédérastie⁵⁴. L'État spartiate avait adopté diverses lois pour inverser la tendance démographique, car son intérêt était de disposer du plus grand nombre possible de citoyens-hoplites⁵⁵. Mais la tentative échoua. Les Spartiates continuèrent à avoir une progéniture limitée et à chercher à acquérir autant de terres privées que possible pour compléter la concession publique. La constitution spartiate avait été créée pour produire une classe guerrière d'égaux (*homoioi*), suffisante pour défendre son territoire et son peuple, pour donner comme but à cette classe de se couvrir de gloire et d'honneurs militaires en servant l'État, et pour libérer la cité de

tout besoin et de tout intérêt économiques. Ironiquement, elle aboutit à un manque de bras, à un appétit constant de richesses et à une inégalité croissante.

Mais alors même que le nombre de Spartiates diminuait, la proportion d'hommes libres qui n'étaient pas Spartiates augmentait en Laconie. Dès 421, il y avait 1 000 *neodamodeis*, des hilotes qui avaient combattu dans l'armée spartiate et à qui on avait donné leur liberté et un lopin de terre en guise de récompense ; en 396, il y en avait au moins 2 000⁵⁶. Il semble possible qu'eux et leurs descendants aient pu espérer obtenir le statut de Spartiate, car le titre implique une sorte de statut civique⁵⁷. Un autre groupe de ce type était les *hupomeiones*, ou « inférieurs ». Les *hupomeiones* ne sont mentionnés que dans une seule source ancienne du début du IV^e siècle⁵⁸. Mais il n'y a aucune raison de douter de leur existence pendant la guerre du Péloponnèse. Il semble qu'il se soit principalement agi d'hommes nés dans la classe des Spartiates, élevés dans le système d'éducation spartiate et éligibles à la citoyenneté spartiate, mais que leur pauvreté empêchait de contribuer aux repas communs. En conséquence, ils étaient exclus de la citoyenneté, et du respect et de l'honneur qui étaient attachés à ce statut⁵⁹. Il y avait encore d'autres hommes libres en dehors du corps des Spartiates, on les appelait des *mothakes*. Certains d'entre eux semblent avoir été des fils illégitimes d'hommes spartiates et de femmes hilotes, mais il est probable que d'autres étaient nés d'un père et d'une mère spartiates, mais qu'ils étaient trop pauvres pour contribuer aux repas communs, autrement dit qu'ils étaient *hupomeiones*. Ils auraient cependant suivi la formation spartiate et auraient été cooptés pour appartenir à un mess commun, leur quote-part étant versée par un patron plus riche⁶⁰. Parmi les *mothakes* que nous connaissons se trouvent trois hommes qui ont joué un rôle important dans la guerre du Péloponnèse, les commandants Gylippe, Callicratidas et Lysandre. Le fait que ces hommes d'origine inférieure aient pu accéder à des postes aussi éminents et honorifiques signifie que d'autres pouvaient espérer faire de même, à condition d'acquérir suffisamment de richesses pour atteindre le niveau économique leur permettant d'être admis au mess commun et d'obtenir ainsi la pleine citoyenneté. Leur meilleur espoir pour ce faire était du côté de la conquête militaire. La destruction de l'empire athénien en mer Égée offrait l'opportunité aux Spartiates victorieux d'acquérir des richesses

et à leurs chefs de se couvrir de gloire et de gagner le respect de leurs concitoyens. Les hommes qui n'avaient pas les moyens d'avoir la citoyenneté pouvaient espérer l'obtenir par la guerre. Des hommes comme Gylippe et Lysandre, qui étaient déjà citoyens mais dont la position était assombrie par des origines inférieures, pouvaient espérer améliorer leur statut par une victoire au combat. Tous ces hommes allaient exercer une forte pression en faveur d'une stratégie plus ambitieuse et plus agressive que la voie normalement suivie par Sparte.

La recherche de « l'hégémonie sur la Grèce entière » ne manquait pas non plus de soutien dans les hautes sphères spartiates. La faction qui, depuis 421, ne souhaitait rien tant que de rompre la paix de Nicias, qui avait été favorable à l'envoi d'aide aux Syracusains et à la fortification de Décélie, devait avoir le vent en poupe après la défaite des Athéniens en Sicile. Agis, qui était toujours auréolé de la gloire de sa victoire à Mantinée et qui jouissait encore de l'influence qu'elle lui avait conférée, était à Décélie et il était doté de pouvoirs inhabituels, même pour un roi spartiate. Il voulait accroître sa réputation et son pouvoir en provoquant l'effondrement attendu de l'empire athénien⁶¹.

Les Spartiates qui s'étaient traditionnellement opposés aux aventures hors du Péloponnèse, qui avaient approuvé la paix de Nicias et n'avaient pas été favorables à l'envoi d'une aide en Sicile et à l'implantation d'un fort en Attique, devaient certainement avoir moins de poids en 413. Le roi pacifique Pleistoanax avait vu sa position, déjà fragile, encore affaiblie par la condamnation et l'exil de son frère pour lâcheté lors de la bataille de Mantinée⁶². Il n'était donc pas en position de mener efficacement la politique prudente qu'il préconisait, en particulier après Mantinée et la Sicile. Pourtant, lui et ceux qui partageaient sa vision, qui constituaient normalement l'élément dominant de Sparte, avaient encore plus de raisons que jamais de s'opposer à une reprise agressive de la guerre. Athènes détenait toujours Pylos et Cythère, depuis lesquels les Athéniens pouvaient fomenter des troubles parmi les hilotes. La présence d'un nombre croissant de *neodamodeis* et d'*hupomeiones*, bien qu'ils aient été armés pour combattre au service de la cause spartiate, devait être une source de grande inquiétude. Au début du IV^e siècle, Xénophon décrit ces hommes comme étant incapables de dissimuler leur envie « de manger les Spartiates tout crus »⁶³. Seulement quinze ans plus tôt, le danger qu'ils représentaient n'aurait

échappé à aucun Spartiate ayant des yeux pour voir. L'influence croissante d'Agis et des bellicistes qui l'entouraient aurait été une raison supplémentaire de craindre une entreprise, qui allait éloigner les armées lacédémoniennes et péloponnésiennes de chez elles, et dont le succès renforcerait encore davantage leur pouvoir. Bien qu'ils ne soient pas en mesure d'empêcher une poursuite vigoureuse de la guerre en 413, on pouvait s'attendre à ce que les partisans d'une politique prudente et pacifique viennent perturber le jeu si la victoire attendue ne venait pas rapidement.

Le groupe belliciste se heurtait dans l'immédiat à des problèmes pratiques. Construire des navires nécessitait de l'argent, mais les armer allait en coûter encore davantage. Susciter des révoltes en mer Égée et dans l'Hellespont, les soutenir contre les Athéniens et affronter les Athéniens dans des batailles navales allait nécessiter d'énormes flottes qui devraient rester en mer pendant de longues périodes et leurs marins devraient être payés. Sparte seule n'était pas en position de fournir les forces nécessaires. Les Spartiates disposaient de peu de navires et n'avaient que peu ou pas d'argent. Par le passé, ils avaient compté sur leurs alliés pour leur fournir argent et navires, mais la guerre avait eu des effets terribles sur l'économie de leurs principaux alliés. Thucydide nous dit que les alliés de Sparte « apportaient à la cause commune encore plus d'ardeur qu'auparavant »⁶⁴ à l'idée d'en finir avec les grandes épreuves de la guerre. Mais certains du moins semblent avoir été moins enthousiastes que d'autres. Les Corinthiens temporièrent lorsque les Spartiates leur proposèrent de partir en expédition depuis l'isthme pour aider les gens de Chios à lancer leur rébellion, demandant un délai jusqu'à la fin des jeux Isthmiques⁶⁵.

En outre, même lorsque leurs alliés du continent se montraient zélés, ils n'étaient pas en mesure de fournir la puissance navale nécessaire pour défaire Athènes. Lorsque les Spartiates préparèrent la guerre dans la mer Égée, ils fixèrent un quota de navires à construire à chacun de leurs alliés : 25 pour eux-mêmes et le même nombre pour les Béotiens ; 15 pour les Corinthiens, et le même nombre pour les Locriens et les Phocidiens ensemble ; 10 pour le groupe formé par l'Arcadie, Pellène et Sicyone ; et 10 autres pour l'équipe de Mégare, Trézène, Épidaure et Hermionè⁶⁶. Ils espéraient obtenir ainsi un total de 100 trières, un nombre insuffisant pour l'emporter sur les Athéniens.

Mais il y a des raisons de douter que ce chiffre bas ait même été atteint. Au printemps 412, seuls 39 navires étaient prêts pour le début de la campagne⁶⁷. Pour le reste de la guerre navale, les alliés continentaux de Sparte envoyèrent apparemment très peu de navires et fort rarement⁶⁸.

Les Spartiates misaient également beaucoup sur leurs alliés siciliens, pensant qu'ils « viendraient vraisemblablement dès le début du printemps avec la grande flotte qu'ils avaient déjà été obligés d'acquérir »⁶⁹. De ce côté également, les espoirs des Spartiates s'avèrent exagérés. Selon Thucydide, seuls 20 navires de Syracuse et 2 de Sélinonte rejoignirent la flotte lacédémonienne en 412⁷⁰. Xénophon dit que ces 22 navires furent rejoints par 5 autres de Syracuse en 409, juste à temps pour prendre part à la défense d'Éphèse⁷¹. L'indigence de la contribution sicilienne aux campagnes de Sparte en mer Égée et dans l'Hellespont était peut-être liée à des problèmes internes. À Syracuse, une révolution démocratique avait sapé la position d'Hermocrate, le plus ardent défenseur des intérêts spartiates et d'une politique active⁷². Il fut exilé et tué lors d'une tentative pour reprendre le pouvoir, et ses opposants démocrates n'avaient visiblement pas envie de s'impliquer vigoureusement dans une guerre spartiate lointaine alors que la menace athénienne avait disparu. En outre, Carthage lança en 409 une importante campagne pour conquérir la Sicile grecque, qui occupa pleinement les Siciliens jusqu'à la fin du siècle⁷³. Les Spartiates ne pouvaient pas prévoir ces événements, mais l'expérience de la guerre d'Archidamos aurait pu les rendre méfiants. En 431, ils avaient demandé 500 navires à leurs alliés de Sicile et d'Italie et n'en avaient reçu aucun⁷⁴. Attendre de grands renforts, loin de la Sicile, après que l'assaut athénien avait été brisé et alors qu'il n'y avait plus de danger, aurait de toute façon été irréaliste.